

## Tchad

Octobre 1970, aux confins du Tchad se dressaient les montagnes du Tibesti, une haute chaîne qui culminait à plus de trois mille mètres d'altitude, ultime frontière avec la Libye, pays belligérant. À l'ouest, le Niger dessinait sa frontière et à l'est, les hauts plateaux de l'Ennedi descendaient en pente douce vers le lac Tchad. Pris en tenaille entre les contreforts de la chaîne rocheuse et le Sahara, le plateau du Borkou étalait au nord ses plaines arides et désertiques. Mis à part quelques troupeaux de moutons plus habitués à lécher les pierres qu'à brouter l'herbe grasse, peu de monde osait s'aventurer dans ces lieux oubliés des dieux. Des groupes rebelles barbares encadrés par des officiers d'Europe de l'Est surveillaient cette zone ravitaillée par la Libye.

La ville de Faya-Largeau, principal lien entre la capitale et le nord du pays, s'enclavait entre deux déserts, le Sahara et le Djourab. Lieu militaire d'une extrême importance, la force qui tenait cette vallée contrôlait aussi les échanges entre la capitale et le reste du pays.

L'opération « bison » était le nom de la mission française chargée de patrouiller et sécuriser la région d'Ounianga, un bassin situé entre les massifs du Tibesti à l'ouest et de l'Ennedi à l'est. Depuis octobre 1969, sous commandement français, environ cinq cents hommes formaient cette force

d'intervention composée de légionnaires et de la 6<sup>e</sup> compagnie parachutiste d'infanterie de marine. Sous l'autorité directe du président de la République française, le commandement des opérations spéciales rassemblait et dirigeait l'ensemble de ces militaires issus des différents groupes interarmées.

Deux cents hommes triés sur le volet, aguerris et rompus aux techniques de combat les plus modernes, composaient le fer de lance du drapeau français. Toujours envoyés en opérations extérieures, ils participaient aux missions ultrasecrètes d'une dangerosité extrême. Leur identité restait confidentielle, ainsi que leur grade et leur armée de provenance – air, terre, marine.

L'un d'eux, brave d'entre les braves, issu des commandos de marine, possédait le grade de lieutenant et dirigeait une petite escouade de douze hommes, en patrouille dans cette dangereuse vallée où les escarmouches se répétaient suivant le même scénario : les mutins descendaient des montagnes, s'embusquaient dans les plaines rocheuses et attaquaient les escortes militaires. Des mines enterrées se déclenchaient au passage des véhicules et stoppaient le convoi exposé au feu nourri des fusils automatiques et parfois au tir des lance-roquettes de marque soviétique, terribles armes de destruction. Les blindés ripostaient de leurs canons pour se dégager, mais souvent, les assaillants les submergeaient par leur nombre. L'appel radio aux avions de chasse Skyraider s'avérait indispensable pour les extirper de ces situations périlleuses.

Parti depuis l'aube, un groupe de blindés quittait le camp retranché de Faya-Largeau avec le même objectif : découvrir et détruire les caches d'armes situées dans les villages isolés. En file indienne sur une piste cabossée où les amortisseurs gémissaient de douleur, les trois automitrailleuses en contact radio constant franchirent sans encombre les dizaines de

kilomètres de plaine déserte, puis une ligne rocheuse et enfin une vaste étendue de sable battue par les vents. À environ cinquante kilomètres de leur base s'élevait un massif rocheux, ouvert en son centre d'un étroit et profond canyon, surplombé de hautes falaises de granit.

Le lieutenant fit un appel radio.

« À tous les véhicules, vigilance extrême, nous nous engageons dans le tunnel. Peut-être des turbans à dix heures et à quatorze. »

Le doigt sur la gâchette, l'œil dans le viseur de leur fusil, les soldats retenaient leur souffle, les yeux rougis tant ils scrutaient la roche en surplomb. Sous le couvert du casque lourd, des gouttes de sueur perlaient leur front, des frissons parcouraient leur échine. Les sensations de chaleur et de froid se succédaient, avec l'angoisse de la mort et l'adrénaline du combat. Une tension extrême nouait leurs muscles, mais aiguïsait leur vigilance. Le désert était calme, sans un bruit. Même le vent, qui d'habitude hurlait dans la plaine, apaisait sa colère. Le premier véhicule franchit le tunnel sans encombre, le deuxième – celui du chef de convoi – s'engagea, le dernier attendant le signal pour démarrer.

Alors que la voiture de tête semblait sortir sans encombre, une longue flamme jaillit à gauche de la falaise, paraissant surgir du cœur des rochers. Le sifflement mortel d'une roquette traversa l'air sec du petit matin tchadien, fusant vers son objectif et l'atteignant de plein fouet. Une explosion retentit, endommageant la tourelle du blindé, blessant le mitrailleur qui s'effondra à l'intérieur. Le véhicule disparut tout entier, avalé par une langue de feu, dans un nuage noir de fumée âcre.

La radio de l'automitrailleuse en flammes grésilla.

« Mon lieutenant, nous sommes touchés, je ne vois plus rien ! »

L'officier hurla.

« Accélérez si vous pouvez, feu à volonté ! Sortez de ce trou à rat ! Dernière voiture, attention, ne vous engagez pas... »

Il ne finit pas sa phrase. La deuxième explosion d'une mine, plus forte et tonitruante, déchira le silence de la vallée. Comme soulevé par une main invisible, le blindé s'éleva à plusieurs mètres du sol, puis retomba dans un fracas de tôles fumantes, léchées voracement par de grandes flammes rouges qui crépitaient. Une pluie de roche mêlée à un nuage de sable obscurcit le ciel, le cadavre métallique gisait sur le côté, la moitié de l'habitacle disparaissant dans un énorme trou de plusieurs pieds. Les deux autres voitures réussirent à accélérer, se dégageant du traquenard sous un feu nourri d'armes automatiques. Surgissant de nulle part, des hommes hurlants, vêtus de noir et enturbannés jusqu'aux yeux, mitraillaient leurs cibles.

L'appel radio des survivants alerta la base pour l'envoi immédiat d'un Skyraider de secours. Grâce à sa rapidité et son armement lourd – roquettes et bombes incendiaires –, l'avion nettoierait les falaises sans trop de difficulté. Mais arriverait-il à temps ? Sur les lieux du combat, les tirs fusaient de tous côtés, les blindés ripostaient à l'attaque.

Dans le véhicule du lieutenant, des corps gisaient, mais aucun mouvement perceptible. La vie semblait avoir abandonné le véhicule. Deux ombres noires, menaçantes, s'approchèrent du cratère arme à la hanche puis se penchèrent vers la fenêtre éclatée. Pistolet automatique au poing, l'officier vida son chargeur sur les deux assaillants, les stoppant net. Comme des poupées de chiffon, ils s'affaissèrent, morts avant même de toucher le sable du désert qui but avidement leur sang. Il rechargea son arme et d'un coup d'œil rapide dans l'habitacle observa tristement deux de ses soldats allongés sans vie, un

troisième geignait, blessé au ventre. Lui-même souffrait d'une profonde plaie à la jambe, elle saignait abondamment. Il déroula son chèche et l'enroula sur sa cuisse en serrant fortement pour tenter d'arrêter l'hémorragie. Il grimaça de douleur à la torsion du tissu sur ses chairs sanguinolentes. Brusquement, sur sa gauche, un mouvement furtif l'alerta. Il visa et tira encore trois fois pour arrêter l'homme vociférant sa haine qui l'attaquait en brandissant un grand sabre recourbé. Droit devant lui, un guerrier chargeait au pas de course, puis un autre et un autre encore. Il pressentait sa fin toute proche et visualisait comme des peintures figées les tableaux de sa vie défilant à toute vitesse : son enfance heureuse sur les plages de l'Atlantique, ses chers parents défunts, la femme qu'il aimait, l'enfant qu'il désirait. Toutes ces images s'accéléraient, tourbillonnaient dans son esprit.

Son instinct de survie le ramena sans pitié à la réalité. Il fit feu dans la direction du groupe qui fonçait sur lui. Son pistolet aboyait la mort, les déflagrations retentissaient dans la cabine. Il ne ressentait même plus les douleurs de son corps meurtri, trop concentré sur un seul objectif : stopper sans pitié les assaillants. Éjectées de la culasse de son arme brûlante, les douilles fumantes heurtaient les parois de l'habitacle, ricochaient en résonnant dans un bruit métallique lugubre. Il entendit les cris de douleur des combattants au sol, touchés par ses tirs précis et meurtriers. Il éjecta son chargeur vide et prit de nouvelles munitions dans son treillis, mais il n'eut pas le temps de les enclencher dans la crosse de son pistolet. Dans son dos, un géant barbu lui asséna un terrible coup de crosse dans la tempe. Une douleur fulgurante lui traversa le crâne, puis un nuage noir obscurcit sa vision. Le lieutenant sombra dans l'abîme de l'inconscience sans voir la dizaine de guerriers enturbannés qui encerclaient son véhicule accidenté.

Au loin, dans un ciel si bleu qu'il paraissait blanc, un minuscule point noir grossissait peu à peu. Avec un bourdonnement d'insecte mécontent, de plus en plus audible, l'avion de chasse fonçait sur les cibles désignées. Dans un ballet aérien mortel, sans interruption, il vomissait un flot de roquettes et de bombes incendiaires. En un instant, sous ce feu d'apocalypse, les falaises rougeoyèrent et le canyon tout entier parut s'embraser. Le combat avait duré deux minutes tout au plus.

En ces lieux de désolation, lorsque les secours pénétrèrent dans le paysage devenu lunaire, cinq rebelles gisaient autour du blindé couché sur le flanc. À l'intérieur, deux soldats étendaient leurs corps sans vie et aucune trace du lieutenant comme du chauffeur ; disparus, volatilisés.

## La mission

Dans les montagnes tchadiennes du Tibesti, un automne évanescent enveloppait les plaines arides d'une chape brûlante, digne d'une fin de printemps. L'hiver tempéré de ce territoire au climat désertique ne montrait pas encore le bout de son nez, mais déjà une sécheresse extrême se profilait. Dans cet immense massif aux formes arrondies et minérales, percé de grottes tel un morceau de gruyère, les groupes armés des rebelles toubous se cachaient, menant des raids barbares dans les villages aux alentours, tuant les paysans, pillant leur maigre nourriture. Ils se terraient dans leurs cachettes rocheuses pour survivre durant un hiver qui s'annonçait très sec.

Depuis maintenant trois mois, le quartier général des forces françaises restait sans nouvelles des deux soldats disparus au cours de l'attaque ennemie. Une maigre piste se profilait grâce à un seul renseignement, celui d'un contact allié situé dans un village lointain. Les dissidents tchadiens recherchaient des médicaments antibiotiques pour soigner des blessures de guerre, les leurs ou celles d'otages. Ce mince espoir laissait supposer que les deux soldats français vivaient, emprisonnés dans une grotte perdue au nord de l'immense chaîne montagneuse. Les experts de l'armée observaient à la loupe les images satellites fournies par les services secrets américains,

espérant découvrir un détail, un indice qui pourrait les guider afin de mener une mission de récupération.

Par l'agrandissement d'une photo, la chance vint au secours des observateurs. Des volutes de fumée s'échappaient du flanc d'une haute falaise de granit, à environ trente kilomètres du lieu de l'escarmouche. En zoomant au mètre près, par les outils d'imageries satellitaires, le hasard aida les militaires. Un ancien frère d'armes du lieutenant reconnut un détail. Devant une anfractuosité, deux rebelles montaient la garde. L'un d'eux portait un treillis français volé, mais il n'avait pas décousu l'insigne fixé à son épaule droite. Le plan agrandi montrait l'image d'un écusson, celui des commandos de marine, le même que portait l'officier disparu.

Branle-bas de combat, le général dirigeant les opérations extérieures ordonna immédiatement une mission d'investigation avant de lancer la récupération des prisonniers, peut-être encore vivants. Les forces spéciales n'abandonnaient jamais sur le terrain un des leurs, qu'il soit mort ou vif.

Par une demande expresse de la France à l'armée américaine, le lendemain matin, volant à très haute altitude pour ne pas se faire repérer, un avion espion américain Blackbird mitrailla la zone désignée à l'aide de son puissant objectif. Après deux passages consécutifs, une bonne centaine de clichés furent envoyés à la base stratégique. Une fois étudiés par un groupe d'experts, les documents établissaient les preuves d'une cache potentielle d'armes et d'un mouvement important de soldats dans cette zone reculée, difficile d'accès. Aussitôt, le haut commandement français convoqua une réunion de crise, en collaboration avec les Américains. Après maintes réflexions et quelques débats houleux sur la direction des opérations, la décision fut prise. Un hélicoptère gros porteur Puma de la GSALAT débarquerait de nuit une équipe réunissant douze

hommes des forces spéciales avec armes et bagages, à une dizaine de kilomètres de la cible. Au pas de course et en pleine obscurité, le groupe armé rejoindrait le plus rapidement possible la zone rebelle, pour escalader ce secteur de moyenne montagne avant les premières lueurs de l'aube. Arrivé à destination, le commando se dissimulerait dans les reliefs de la falaise, au plus près de l'entrée de la grotte, attendant le lever du jour pour permettre aux hélicoptères de se positionner en soutien. Avant que les trois sentinelles en faction n'alertent le reste de leur troupe réfugiée dans les entrailles de la falaise, les soldats français devaient les réduire au silence, pénétrer ensuite dans le souterrain et éliminer au fur et à mesure toute présence hostile. Le chef du groupe d'assaut évaluait l'intervention à trois minutes, au-delà le risque d'exécution des otages augmentait de cinquante pour cent. Les douze hommes disposaient maintenant de vingt-quatre heures pour mémoriser le rôle précis attribué à chacun, se concentrer et se préparer au combat.



## Sauvetage

Dans la salle obscure d'une grotte dissimulée au sommet de la falaise, uniquement accessible par un sentier de chèvres, une atmosphère chaude et moite poissait les murs de granit. À même la terre battue, un homme gisait sur le côté, amaigri et brûlant de fièvre. Une barbe de plusieurs mois lui mangeait les joues, des cheveux longs et hirsutes cachaient son visage émacié. D'une maigreur effrayante, épuisé et affamé, le prisonnier luttait contre la douleur qui dévorait sa jambe blessée. Sommairement soigné par des geôliers brutaux, son état de santé déclinait, les forces l'abandonnaient et depuis quelques jours l'infection le gagnait.

Au troisième jour de captivité, inconscient depuis son arrivée, son compagnon d'infortune rendit son dernier soupir dans ses bras, sa blessure bien trop grave pour rester en vie dans des conditions précaires.

Depuis le début de son enlèvement, maintes fois roué de coups par l'interrogatoire des brutes tchadiennes, le jeune officier déclinait toujours la même litanie ; son pays, son matricule et son grade. Il voyait bien que les bourreaux éprouvaient un réel plaisir à le faire souffrir, espérant qu'il craque et les supplie, mais son honneur d'officier et l'entraînement de commando l'avait endurci, il tenait bon.

Depuis plusieurs jours ou quelques semaines, il ne savait plus, ne maîtrisait plus la notion du temps. Le comportement des adversaires changeait, s'adoucissait peu à peu. Le lieutenant supposait qu'une seule bonne raison empêchait ses bourreaux de le martyriser davantage : la crainte qu'il ne trépasse et les prive ainsi d'une monnaie d'échange ou d'une rançon. Mais lui voulait vivre, alors avec l'énergie du désespoir, il maintenait son esprit en veille, comptant les allées et venues des sentinelles, apprenant des bribes de leurs conversations en arabe. Il maintenait son corps fiévreux et meurtri en activité par un travail physique quotidien, des mouvements, des étirements, espérant pouvoir déjouer la surveillance des geôliers et parvenir à leur échapper. L'espoir de rester digne face à la brutalité et la mort, il voulait y croire jusqu'au bout, tenir jusqu'à la fin pour son honneur d'homme et d'officier.

À la tombée de la nuit, son geôlier préféré arriva, un géant de deux mètres de haut et cent vingt kilos de muscles, dont les mains en forme de battoirs l'avaient souvent molesté. Il craignit un instant s'être trompé, les mauvais traitements recommençaient. Au contraire, avec un sourire niais sur une bouche édentée, la brute épaisse déposa à ses pieds un bol d'eau et une écuelle de bois débordant de riz et de poulet. Le lieutenant se fit violence pour ne pas se jeter sur la nourriture comme une bête sauvage. Il se souvint de son instruction de commando. Il devait manger très lentement au contraire, mastiquer longuement, boire peu, pour ne pas se rendre malade d'une opulence après un sevrage. Avec le seul vrai repas copieux depuis de longs jours, l'officier reprit des forces et le moral, puis sombra dans un sommeil réparateur.

Pendant ce temps, la section d'assaut parvenait aux portes de la grotte et se dissimulait dans les anfractuosités des parois rocheuses. Le micro émetteur qui effleurait leurs lèvres

transmettait à chacun d'entre eux le chuchotement le plus léger. Ils se comprenaient même à voix basse. Dans un embrasement magique de l'horizon, quand le rideau du jour se leva sur le désert minéral, le chef de groupe leur indiqua.

« Assaut final à 6 h. Engagez les silencieux sur vos armes. »

Onze voix bien distinctes, à tour de rôle et selon un ordre bien précis, répondirent.

« Bien reçu, chef. »

Comme un seul homme, ils vissèrent un réducteur de bruit sur le canon de leur fusil d'assaut. Quelques minutes plus tard, l'ordre fut donné par le second maître.

« Pour l'honneur de nos morts, pas de quartier. »

Les premières salves d'armes automatiques fusèrent dans le silence de l'aube claire. Étouffées par les embouts des silencieux, les déflagrations ressemblaient au bruit du pop corn éclatant sous le couvercle d'une poêle. Les flammes jaunes sortant des canons flashaient la semi-obscurité du désert tchadien. L'assaut des commandos de marine débutait, sans état d'âme et sans pitié.

Les trois sentinelles somnolentes s'effondrèrent sans un bruit, mortes sur le coup. Des ombres noires, furtives, communiquant par des gestes de la main se déployèrent en un instant. Un groupe de cinq soldats en file indienne, avec leur chef au centre, pénétrait dans le boyau menant aux différentes salles. Au fur et à mesure de leur progression silencieuse, ils tiraient dans tous les sens, tuant les rebelles surpris par la rapidité de l'action. Aucun ne put répliquer. La section d'assaut se scinda en deux parties. Commandée par le second maître, l'une d'elles se dirigea vers le tunnel de gauche et l'autre tout droit, aboutissant enfin dans la salle principale où se trouvait le gros de la troupe. Ce fut l'anéantissement total. Un adversaire put faire feu, blessant légèrement un soldat, tous les

autres périrent sans avoir même pu tirer une seule salve. L'autre groupe pénétra dans la dernière grotte où se trouvait le prisonnier isolé, ligoté par le pied à un poteau de bois planté au sol. Le chef du commando eut un frisson d'émotion à la vision de l'officier chevelu, barbu, amaigri et malade, traité comme une bête. Il s'approcha et lui dit doucement, avec une affection non dissimulée.

« Tout va bien, mon lieutenant. C'est fini, vous rentrez au pays. »

Le prisonnier le regarda avec des yeux hagards, comprenant enfin la situation en détaillant les uniformes français. Maîtrisant difficilement les larmes de reconnaissance qui embrumaient ses yeux, il répondit d'une voix pâle :

« Merci, second maître, vous ne mesurez pas à quel point je suis heureux de vous voir avec vos hommes. Aucune perte, j'espère ?

— Non, mon lieutenant. Un seul blessé léger et en face, aucun survivant.

— Bravo ! C'est du bon travail. »

L'expérimenté second maître, élite des commandos de marine, se sentit complètement chamboulé par toutes les émotions ressenties depuis le matin. Sans perte humaine, au péril de sa vie et celle de son groupe, il achevait avec brio une mission particulièrement dangereuse ; sauver un valeureux officier, son ancien chef de section, coéquipier et camarade aussi.

Brancardé par deux compagnons d'armes, le lieutenant fut hélitreuillé sur un hélicoptère Puma afin de rejoindre la base de Faya-Largeau avec l'ensemble du groupe d'assaut.

Après les premiers soins d'urgence à l'hôpital de campagne, l'officier reprit des forces et son infection put guérir. Mais il devait rejoindre la France pour une opération chirurgicale de

sa jambe et prendrait ensuite une longue permission pour récupérer de ses traumatismes, tenter d'effacer les six mois de souffrance dus à sa captivité tchadienne.

Quelques semaines plus tard, lors d'une revue des troupes aéroportées, le vice-amiral qui dirigeait le corps des commandos de marine épingla sur la poitrine du lieutenant la croix de la valeur militaire, rendant hommage au courage du jeune officier hors pair.

Il n'avait que vingt-cinq ans...